L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS SAMEDI MATIN 11 OCTOBRE 1884. Entre les rues Bienville et Cont

FEUILLETON.

UN CRIME.

PAR

Henry Gréville

[Suite]

Le soleil de décembre allait se coucher dans une gloire de pourpre violette, au-dessus d'un écroulement de nuages gris d'ardoise, et cette splendeur lugubre jetait sur la ville de sinistres lueurs d'incendie.

—C'est comme la mer! pensa Monique! saisie d'un frisson douloureux.

Que de fois là-bas, sur les roches noires, elle avait vu les vagues blanchissantes accourues à l'assaut se franger d'une écume couleur de sang, à cette heure où le soleil d'hiver semble éclairer un champ de bataille! Elle n'y prenait point garde alors, et remarquait à peine ce que ce spectacle avait de saisissant et de terrible. Aujourd'hui, la majesté redoutable de la nature lui apparaissait comme un reproche.

Elle se laissa glisser à terre parmi les cailloux de la route, et sentit craquer sous sa jupe le papier froissé de la lettre qu'elle avait reçue avant de sortir.

—Je ne la lirai pas! se dit-elle en la saisissant avec colère pour la déchirer.

Au moment où elle en tordait l'enveloppe entre ses deux mains, elle eut peur, comme d'un sacrilège.

—J'ai donné ma parole, pensa-t-elle, j'ai promis d'être honnête, d'être fidèle....

La lettre retomba sur ses genoux, avec ses deux mains découragées.

—Eh bien, reprit-elle tout haut, je suis honnête, je suis fidèle, je n'ai rien fait de mal; je ne sais pourquoi je m'imagine des folies! Qu'ai-je fait? rien! rien du tout.

Elle arracha une poignée d'herbes sèches qu'elle se mit à mâchonner d'un air d'une supériorité satisfaite.

—Rien du tout! répéta Monique. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Je ne suis plus une enfant, et je sais me conduire, n'est-ce pas?

Elle regarda le couchant d'un air de défi, s'adressant à un être imaginaire qui devait se le tenir pour dit et ne plus se hasarder à la contredire. D'un geste délibéré, elle fit sauter l'enveloppe, déplia le papier, et elle lut:

"Ma Monique, voilà plus d'un mois que tu ne m'as donné de tes nouvelles, et le temps me dure. Je pensais que tu répondrais à chacune de mes lettres comme tu me l'avais promis, et en voilà deux que je t'écris sans rien recevoir de toi; elle-ci sera la troisième. Je pense bien que tu n'es trop occupée pour m'écrire comme je le voudrais. A la ville, on a plus d'ouvrage l'hiver qu'à la campagne, où l'on ne fait pas grand'chose. C'est même pour ça qu'il m'ennuie si fort de toi. Tâche de trouver un petit moment pour me dire que tu es contente et que tu te portes bien; cela m'égayera le cœur de le savoir. J'ai souvent peur que tu te décourages en voyant comme c'est long, trois ans; mais pense, ma Monique, qu'après ce temps-là, nous serons ensemble pour la vie. C'est ce que je me dis tous les soirs, quand j'ai le cœur gros de penser que nous sommes si loin l'un de l'autre. Voici le nouvel an tout proche, je crois que j'aurai une surprise à te faire, mais je ne veux pas te le dire d'avance, parce que ce ne serait plus une surprise. Je t'embrasse comme je t'aime. Ton fidèle

"MARIN."

Monique avait eu de la peine à déchiffrer les dernières lignes de cette lettre. Était-ce parce que le jour s'assombrissait, ou bien parce qu'elles étaient d'une écriture moins régulière et moins ferme?

Un vif dépit d'humidité avait brouillé l'encre pâle sur la page, ce pouvait être une larme et ce n'était peut-être aussi qu'une goutte pluie....

Les yeux de la jeune fille s'étaient troublés à cette lecture. Mais elle ne voulait pas la relire. Pourquoi, pourquoi? Trois ans sont bientôt passés. Le nouvel an approchait, en effet, ce serait dans huit jours; après janvier, il n'y aurait plus que deux ans et demi, et Monique était bien décidée, d'ailleurs, de ne pas attendre jusque-là. L'hiver fini, elle retournerait à Champ-y avec les beaux jours, elle supplierait sa mère, et si Clémence était inflexible, eh bien, on irait ailleurs, mais elle ne reviendrait pas chez madame Hortense.

—Ma petite madame! s'écria-t-elle, moi qui vous aime tant! Si belle, si bonne, et... Est-ce que je pourrais jamais en servir une autre que vous?

La beauté, la bonté, le tendre sourire, la douceur touchante du visage et de toute la personne de madame Hortense, apparurent à Monique, comme une révélation de l'idéal. Elle ne savait pas ce que c'est que l'idéal, et si l'on avait tenté de le lui expliquer, on eût en bien de la peine à le lui faire comprendre; mais c'était l'idéal, qui révélait aux yeux de la petite paysanne à demi sédulte la force de sa maîtresse, voilée de douleur et pourtant, elle-même, toujours compatissante.

Son cœur violemment remué par un immense besoin d'aimer s'en allait à cette chère créature punie sans avoir péché. Marin était trop loin. Ma Dunois n'avait rien à voir avec ce cœur ardent et mal satisfait; c'est madame Hortense qui recevait cet hommage inconscient et nécessaire qui s'exhale un jour de tout être aimant. Il lui arrivait douloureux, tourmenté, plein de larmes, comme un remords, comme une expiation, et en même temps pur et spontané comme la première floraison d'une âme vierge.

—Ma petite madame, murmurait Monique en joignant les mains comme devant une sainte, je vous aime plus que tout au monde, ne me laissez pas vous faire du chagrin!

Les vapeurs montaient de la rivière; les lueurs de pourpre avaient disparu, et de minces bandes jaunes les remplaçaient entre les nuages gris de fer. Monique se leva pour redescendre vers la ville. Autour d'elle, c'était le désert et le silence. Les maisons de campagne qui parsemaient le coteau, le côtoient, abandonnées l'hiver, ne sont guère visitées que le dimanche.

Elle jeta un regard enthousiaste autour d'elle, comme pour prendre à témoin ce lieu de la résolution d'aimer madame Hortense plus que tout au monde, et elle se mit à courir le long du sentier incliné.

Une vague rumeur, frémissante et confuse, parcourait l'espace avec une vibration puissante, et, presque au même moment un coup de cloche profond et sonore traversa la vallée comme un corps palpable. De toutes parts les cloches retentirent, petites et grandes, aiguës et pesantes, lourdes et légères, lancées à toutes volées, ébranlées à grand'peine par des bommes robustes qui soupiraient sous l'effort... On entendait leurs timbres divers, on pouvait presque se représenter dans les clochers les sonneurs qui mettaient en mouvement chacune d'elles, tant elles avaient de personnalité dans le son de leurs coupes de métal, pleines d'harmonie, comme une coupe de cristal est pleine d'eau tremblante jusqu'aux bords.

—C'est demain Noël, dit Monique; et, dans le crépuscule envahissant, elle s'arrêta pour écouter.

Le son montait à elle comme la marée monte aux roches. Parfois il semblait accourir avec force pour ébranler la colline, puis emporté au loin, comme par un remous de vagues, il semblait se perdre et s'effacer sur l'autre rive, bien loin; on eût dit qu'alors la Seine emportait les ondes sonores comme elle emportait les flotes argentins.

Puis il revenait, éloigné d'abord, plus proche ensuite, il accourait, il grandissait, il montait, emplissant l'espace, répercuté par les collines, si puissant, si prodigieux, qu'il dépassait de cent coudées Monique debout, tête baissée, avec l'impression que l'énorme masse, en s'écroulant, allait l'écraser.

Le vague d'harmonie se déroulait autour d'elle, la frôlant à peine, et l'inondant pourtant de vibrations mystérieuses, dont elle se sentait ébranlé jusqu'au plus profond d'elle-même, puis se retirait, laissant une traînée de sons, qui semblaient s'accrocher à tous les objets, comme le brouillard, entraîné doucement par le vent, laisse de flocons aux branches, semblables à des flocons de laine....

Monique épouvantée, presque effrayée, n'était bouger, comme si un mouvement allait rompre le charme.

—Où m'entraîne quelque chose qui ressemble à cela? se demanda-t-elle tout à coup, essayant de se redresser, de se posséder... Ah! je sais, les vagues!

Et, fermant les yeux, elle revit devant elle, comme une apparition, la lune sur la mer, Marin assis près d'elle, et les vagues en bas, sur les rochers, montant et descendant, avec le bruit lointain d'un cristal incessamment brisé.

—Champ-oey, Champ-oey! s'écria Monique, se jetant la face contre terre sur l'herbe du chemin, que l'humidité rendait laisante. O mon pays! Je veux retourner chez nous!

Elle se releva sur-le-champ, et, sans prendre le soin d'essuyer ses larmes qui roulaient sur ses joues, elle courut tout d'une traite jusqu'à la maison.

—Je vais dire à madame que je veux retourner chez nous, se disait-elle en montant l'escalier aussi vite que ses jambes pouvaient la porter.

Elle frappa à la porte de la chambre de madame Hortense, et entra sans prendre le temps de respirer.

Il était là, son maître, celui qui la possédait par toutes les fibres de son être, sans qu'elle le sût elle même: il lisait à haute voix un article de journal, et s'arrêtait de temps en temps pour rire.

Quand il la vit, il posa sur elle ses yeux bleus, brillants et magnétiques. Le journal formait un écran entre sa femme et lui, comme il s'en servait, alors, fréquemment, sans osse-er de tenir Monique sous son regard, il avança ses lèvres comme pour un baiser.

Elle lui jeta un regard de mépris; avec un haussement de sourcils étonné et dédaigneux, il reprit sa lecture. Monique, debout, n'osant interrompre, attendait qu'il eût fini pour formuler sa demande; mais il n'était pas pressé, et lisait à loisir, s'arrêtant à des réflexions qui faisaient rire madame Dunois.

Dépitée, Monique se détourna et, par contenance, se mit à ranger divers objets épars çà et là.

A mesure qu'elle tenait sous ses doigts ces choses familières, qui faisaient à présent partie de sa vie, elle sentait faiblir sa résolution. Partir? Le pourrait-elle? Et pendant qu'elle se le demandait, la voix du maître continuait sa lecture; cette voix pénétrait Monique par tous les pores et l'enveloppait, d'une caresse, comme les cloches là haut, sur la colline, l'avaient enveloppée de leur harmonie.

Sa lecture terminée, M. Dunois replia son journal, se leva, dit quelques mots, et se dirigea vers la porte; en passant près de Monique, sous prétexte de lui dire bonsoir, il effleura lentement de ses doigts le cou de la petite servante, qui frissonna.

—Tu avais l'air d'avoir quelque chose à me dire? demanda madame Hortense quand son mari fut sorti. Qu'est-ce que tu voulais?

—Rien, répondit Monique.

XII

C'était fini, elle ne pouvait plus s'en aller. Il était trop tard.

Dans la vie, il y a des moments où l'on peut une chose qui cinq minutes après est devenue impossible.

Rentrée dans l'atmosphère tiède et énervante de la maison de M. Dunois, Monique ne s'appartenait plus; elle devenait l'esclave du maître qui se jouait d'elle.

Il était flatté, cet homme élégant, d'être adoré de cette petite créature presque sauvage.

Dans la vie facile que mènent ceux qui ont de l'argent et une situation inattaquable, on ne rencontre pas souvent des natures aussi neuves que l'était celle de Monique.

Ce n'était plus la séduction banale, où des paroles aimables et quelques bijoux de peu de prix font choir la vertu déjà chancelante. C'était une chasse véritable, où le gibier se dérobait, faisait des crochets, égarait le chasseur, et parfois se terrait sans que celui-ci pût savoir où était passée sa victime présumée.

Pendant trois jours après cette veille de Noël, M. Dunois ne put arriver à rencontrer Monique autrement qu'en présence de madame Hortense. Le soir du réveillon, il espérait la voir chez elle ou chez lui; pendant la messe de minuit, profitant du silence et de la solitude de la maison déserte, il était monté à pas de loup jusqu'à la chambrette de la jeune fille. Il ne croyait sûr de l'y trouver, après ce qui s'était passé durant le jour, elle devait avoir compris qu'ils se reverraient ce jour-là....

Mais la chambre était déserte, dans le demi-désordre d'une toilette de fête accomplie à la hâte; Monique était avec toute la maison à la messe de minuit.

Elle rentra, mais sous l'égide de Toinette qui la pilotait gravement dans cette initiation aux coutumes d'une grande ville, et qui plus tard, une ville d'archevêché. Les domestiques se mirent à table, pour faire réveillon. M. Dunois d'un air grave et bienveillant, passa donner un coup d'œil à Poffice, s'assura qu'on y banquetait avec ordre et décence, et sortit, sans paraître avoir vu Monique, qui baissait les yeux et se faisait toute petite, prise de peur à la pensée que, devant les autres, son maître pouvait lui jeter un de ces regards qui la rendaient presque folle.

Il ne l'avait pas remarquée; elle ressentit comme un outrage ce dédain qu'elle savait joué, et, au bout d'un instant, repoussa son assiette.

—Vous n'avez pas faim? demanda le valet de chambre qui déjeunait.

—Elle est fatiguée, cette enfant, répondit Toinette. Allez vous coucher, ma petite, si vous en avez envie.

Monique ne se le fit pas dire deux fois. Elle regagna sa chambre, se mit au lit, et pleura tant qu'elle eut des larmes.

Le lendemain, pendant une heure de liberté, elle écrivit à Marin quelques lignes seulement, l'exhortant à la patience, lui disant qu'elle n'était pas malheureuse et lui souhaitant une bonne année.

C'était court, bâtif, gâné; on sentait qu'elle aurait voulu dire autre chose, qu'elle ne le pouvait pas et qu'elle en souffrait. A la fin de cette lettre trop brève, elle ajouta au dessous de son nom, par réflexion: "Je t'aime bien." Puis la lettre partie, et Monique resta brisée de l'effort qu'elle avait fait, les mains molles, sans courage, sans volonté.

M. Dunois se promenait, il faisait des visites; madame Hortense en recevait d'un côté; la chambre et la salon se désemplissaient peu, et Monique avait fort à faire d'obéir à tout ce monde.

La journée s'écoula cependant. Un peu avant le dîner, le maître rentra; il attendit sur le palier, pensant que sa petite victime dîne allait se montrer; elle ne vint pas. Elle l'avait bien entendu cependant; elle connaissait son coup de sonnette en bas, et la façon dont il laissait retomber la porte vitrée, avec un négligence d'homme heureux et riche, qui ne soucie pas du bris des vitres.

Elle resta près de madame Hortense, s'ingéniant à trouvar des occupations extraordinaires pour ne pas sortir de cette chambre où elle se sentait en sûreté.

Il entra; elle lui dit un "Bonjour monsieur," si étouffé que madame Hortense la regarda avec surprise, et elle continua de ranger des mouchoirs dans un petit meuble avec la même attention que si elle eût compté des diamants.

Il s'attarda dans sa visite à sa femme, pensant que Monique sortirait et qu'il la trouverait sur le palier; non: elle s'entêtait à ne pas bouger. Il s'en alla alors, la tête haute et l'air mécontent. Madame Hortense poussa un soupir, ne comprenant pas pourquoi son mari était capricieux et changeant, au point de ne pouvoir garder la même humeur pendant la durée d'une courte visite.

Quand il fut parti, Monique vint s'asseoir sur le tapis, auprès de sa chère maîtresse. Elle avait suivi sur le visage de la jeune femme la pensée triste des dernières minutes; elle eût voulu lui dire: C'est ma faute, c'est parce que je ne fais pas ce qu'il veut, que sa bonne grâce s'est changée en méchante disposition. Aidez-moi contre lui, contre moi-même; vous qui êtes la pureté, la bonté, la vertu!

Mais elle ne pouvait pas dire cela à madame Hortense. Elle se contenta de baiser la belle main lassée qui pendait hors de la chaise longue. La jeune femme sourit, caressa Monique sur la joue du bout des doigts, soupira plus légèrement et prit un livre.

Cela dura deux jours encore. Hubert regardait de travers la petite servante qu'il trouvait toujours là maintenant. L'heure de lecture qu'il venait faire après le déjeuner était son heure à lui, et il ne pouvait comprendre pourquoi Monique ne s'en allait plus, comme elle le faisait d'habitude. Seul avec madame Hortense, il se sentait à l'aise, il osait lui parler plus confidentiellement, sur un ton plus intime. Il ne lui disait pas d'autres paroles, mais ces paroles, il les disait autrement. Pourquoi cette petite s'obstinait-elle à rester là, en trouble-fête?

Hélas! elle n'osait pas sortir. Elle savait que M. Dunois tenait ouverte la porte de son appartement, afin de la happer au passage; elle savait que si elle se hasardait hors de cette chambre qui était sa citadelle, elle serait à la merci du maître; et, dans ce moment-là, elle le détestait. Elle lui en voulait de l'humiliation qu'elle ressentait à se voir ainsi l'esclave d'un autre, sans force et sans volonté, sans honneur... Elle le détestait, et quand elle se disait qu'elle n'avait qu'une porte à ouvrir pour retrouver les bras du maître, et pour sentir sur ses lèvres ce baiser qui lui donnait l'ivresse dont elle se sentait mourir, elle s'apercevait que tout ce qu'elle avait encore d'énergie était à peine suffisant pour l'empêcher d'ouvrir cette porte.

M. Dunois paraissait ne plus la voir, ne l'avoir jamais vue. Il entrait et sortait comme d'habitude; il lui disait bonjour et bonsoir, mais sans la regarder.

—Tant mieux! se dit-elle d'abord. Puis elle devint triste, et se mit à pleurer quand personne ne la voyait.

On remarqua à l'office qu'elle avait pâli; on la taquina au sujet de son flanoé, elle ne répondit pas. Depuis longtemps, elle ne méritait plus son nom de Bouche-d'Or, car on ne l'entendait plus gobe parler, mais elle était devenue muette. Le nouvel an était tout proche, on ne songeait qu'aux étrennes. Monique fut oubliée.

Le soir du troisième jour après Noël, c'était un dimanche, les domestiques étaient sortis pour la plupart; madame Hortense, fatiguée d'avoir reçu tant de visites les jours précédents, se mit au lit de bonne heure et renvoya sa petite femme de chambre.

La jeune fille sortit lentement de l'appartement; la soirée lui semblerait longue dans sa chambre froide, là-haut; elle descendit à l'office pour voir si quelqu'un ne s'y serait pas attardé; elle n'y rencontra que Firmin, le valet de chambre, qui sortait. Monsieur lui avait donné congé pour la soirée, et même, ajouta-t-il en oliguant de l'œil, pour la nuit.

Monique connaissait par cœur les bonnes fortunes de Firmin; elle le vit s'en aller, et écouta son pas décroître dans le long corridor, puis elle remonta sans se presser.

La porte de l'appartement de M. Dunois était ouverte, le gaz y était encore allumé, une bonne chaleur parfumée sortait de là; Monique s'avança sur la pointe du pied. Elle n'avait jamais osé entrer là dedans; elle avait peur et envie tout à la fois de connaître les quatre pièces où vivait ce maître à la fois haï et adoré.

Sur le seuil, elle tendit l'oreille.... Aucun bruit suspect; toutes les portes étaient ouvertes. Par l'une d'elles, elle voyait un bout de tapis rouge sombre, une glace, et dans cette glace, la lente buée qui montait probablement d'une baignoire invisible. C'était riche, tentant, cela sentait bon.... Le cœur manqua à Monique.

Firmin avait laissé sans doute tout cela en désordre, dans sa hâte de s'en aller. M. Dunois avait dîné en ville et ne rentrerait que fort tard, comme d'habitude; puisqu'elle était libre de son temps, pourquoi ne profiterait-elle pas du peu qui appartenait à son maître? Personne, bien sûr, ne pourrait trouver à redire à cela!

Elle entra timidement dans l'antichambre, tendue de tapisseries; le gaz l'éclairait faiblement, mais, plus loin, on voyait des becs brûler à plein jet; elle fit quelques pas, hésita, ne sachant si elle irait d'abord à droite ou à gauche, puis s'arrêta saisie de frayeur.

Derrière elle, elle avait senti le mouvement que produit dans l'air le passage rapide d'une personne. La porte du palier se referma avec un très-léger bruit étouffé. Elle se retourna, surprise, épouvantée....

—Petite oarieuse, lui dit son maître, te voilà prise au piége.

Elle lisait sur lui un regard à la fois plein de colère et de terreur. Il osa en rire et s'approcha d'elle, très tendre, avec une douceur contre laquelle elle se sentait sans résistance.

Au mouvement qu'elle fit pour s'échapper, il n'opposa aucune violence; il étendit la main et prit le poignet de la fillette, en glissant son objet le long du bras, mal enfermé dans la manche large.

—Rien ne te force à rester, petite Monique, dit il, je ne veux pas que tu puisse penser que je t'ai contrainte; mais maintenant que tu es là, tu ne vas pas t'en aller, dis?

Elle fit un geste irréaolu, moitié ordre, moitié prière, en indiquant la porte.

—La porte n'est pas formée à clef, dit M. Dunois, tu peux sortir si tu veux. Embrasse-moi seulement avant de t'en aller.

Elle baissa la tête, cherchant à dérober ses lèvres, et se tourna vers la porte. Comme pour la diriger, il passa un bras autour d'elle en la serrant à peine contre lui.

(*A continuer*)

Théâtre de l'Opéra.

Arrivée de M. Charles Richard.

Nous avons reçu hier la visite du directeur de l'Opéra, M. CHARLES RICHARD, arrivé dans la matinée.

Nous savons de longue date que la formation d'une troupe lyrique est toujours une tâche des plus délicates, des plus difficiles. Les obstacles surgissent à chaque pas sur ce terrain de Paris où se rencontrent les directeurs de tous les points du monde, où ils se livrent des luttes aussi ardentes que confuses.

Mais cette tâche était cette fois bien plus lourde que par le passé. Les insuccès répétés au théâtre de la rue Bourbon ont eu pour inévitable résultat de diminuer la confiance des artistes, de les rendre plus exigeants encore sous le rapport des appointements, des garanties, et Dieu sait s'ils l'étaient déjà.

En présence de ce passé, avec lequel il n'a cependant rien à démêler, M. Richard s'est heurté à mille et une hésitations, à des prétentions d'argent outre mesure.

Rien ne l'a découragé. Après s'être adressé à l'agent théâtral le plus compétent, le plus autorisé de Paris, M. Ambrosselli, il s'est mis à l'œuvre, et a tout fait agir afin de réunir un ensemble digne des meilleurs jours de la Nouvelle-Orléans.

Ce ensemble il a la conviction de l'avoir enfin obtenu, à la suite de plusieurs mois d'efforts, et le voici au milieu de nous, prêt à rendre compte de ses opérations aux abonnés qui spontanément lui ont donné leur confiance, prêté leur appui.

La plupart des sujets dont se compose sa troupe ont obtenu de sérieux succès devant les publics les plus malaisés à contenter; les noms de quelques-uns d'entr'eux figurent même sur l'olivre d'or artistique.

C'est dire que pour les obtenir il a bravement consenti à signer des engagements d'une sévérité exceptionnelle.

Si, comme nous n'en doutons pas, le public de la Nouvelle-Orléans, après avoir été mis au courant de tous les détails de ce personnel, de sa valeur artistique, demeure convaincu que M. Richard a consciencieusement, largement, intelligemment rempli son mandat, le tableau de location, resté fermé durant son absence et qu'il va rouvrir, se remplira vitement.

Et ici qu'il nous soit permis de placer une observation.

En suspendant les demandes d'abonnement le jour même de son départ pour Paris, M. Richard a donné un témoignage éclatant de sa bonne foi. Il a voulu que notre public n'agît qu'en pleine connaissance de cause; il a voulu que son appel, après son retour, fût basé sur des faits parlants, sur des noms ayant leur poids. Ces noms, il nous les porte.

Il y avait, on en conviendra, une certaine hardiesse à adopter ce plan; peu de directeurs auraient osé accepter ce risque d'une souscription à compléter à la dernière heure.

Nous le répétons, cette base que M. Richard voulait présenter à notre public, il croit sincèrement l'avoir obtenue. Il nous revient avec l'assurance d'avoir groupé un tout qui nous vaudra des exécutions remarquables, et en cela on ne saurait nier sa compétence.

Si donc il a habilement rempli sa part de devoir, notre population—nous en sommes certain—ne faillira pas à la sienne.

Or, il tiendra large compte de la rude campagne par laquelle il vient de passer; un riche abonnement sera sa première récompense.

Cette saison plus que jamais, l'abonnement est mesure de prudence.

L'Opéra s'ouvrira le lundi 1er décembre c'est-à-dire au moment même de l'ouverture de notre Exposition. A n'en pas douter, le monde va affluer à la Nouvelle-Orléans, monde élégant, aisé, avide de plaisirs; les places seront en grande demande, et en pareil cas, ce ne sont plus les derniers venus qui sont les élus.

Si pour impossible, l'année de l'Exposition ne valait pas enfin un succès à l'Opéra, ce serait comme la consécration définitive de celui-ci; *finis Polonia*.

Cela dit, nous nous faisons un devoir et un plaisir de présenter à nos lecteurs les noms des artistes qui vont tenir ici le répertoire, au cours de la saison théâtrale 1884-1885:

OPERA.

MM.

FURET, 1er ténor.

DORIA, 1er fort ténor.

RODEVILLE, 1er ténor léger.

GUILLIEN, 1er barytion.

PONSARD, 1ère basse.

LATY, 1er ténor d'opérette;

PAGET, 2d ténor d'opérette;

MARQUET, baryton d'opérette;

DONVAL, 1er comique, basse d'opérette.

CHEVALIER A. VIANESI, chef-d'orchestre.

MMES.

MARGUERITE BAUX, Falcon;

ZORELLY, Mezzo-soprano;

POITEVIN, 1ère chanteuse légère;

MARIE PIRARD, 1ère chanteuse d'opérette;

APPIA, contralto.

BERTHE DE BRIANNE, duègne et genre

Desclauzas.

MASSUE, 2d chanteuse.

ANTOINETTE GUILLAUME, 3me chanteuse.

TAVEL, 3me chanteuse.

BALLET.

MELLES.

MEYER, 1ère danseuse,

BIANCHI, do.

GUESI, do.

MR. MAZILIER, maître de ballet.

—Un danseur, 4 coryphées travesties, 16 danseuses, 12 enfants.

Grand opéra, opéra-comique, opérette, ballet comique.

Parmi les nouveautés qui seront chantées—nouveautés pour notre public—citons le *Roi de Thulé*, le *Roi de Lahore*, *Cinq Mars*, *Hérodiade* et *Moïse*, la belle œuvre de Rossini, exécutée autrefois au Théâtre d'Orléans.

—Les choristes seront au nombre de 40 ou 45, l'orchestre comprendra environ 50 artistes.

—La troupe partira du Hâvre, par la ligne Hambourgeoise, steamer *Gellert*, le 4 novembre et sera à la Nouvelle-Orléans le 19 au plus tard.

Ainsi que nous l'avons noté plus haut, l'ouverture aura lieu le lundi 1er décembre.

Le tableau d'abonnement sera ouvert après-demain lundi, au magasin Grunewald, rue du Canal où l'on pourra s'adresser de 11 à 2 heures.

CONSULAT DE FRANCE.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Sur ma demande, la Direction de l'Exposition Universelle a bien voulu consentir à prendre 50 abonnements de six mois à l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans et 50 au "Messager Franco-Américain" de New-York.

Les deux journaux seront servis aux adresses qui suivent, afin de répandre dans le public Français tous les renseignements de nature à faire apprécier au gouvernement de la République, ainsi qu'à nos industriels, l'importance et le but de l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Liste des destinataires.

MM. les Présidents des Chambres de Commerce de Paris, le Havre, Rouen, Nantes, Bordeaux, Marseille, Cette, Lyon, St. Etienne, Roubaix, Carcarre, Lille, Reims, Epernay, Louviers, Arras, Bayonne, Beaucon Brest, Caen, Cherbourg, Clermont Ferrand, Cognac, Dieppe, Dijon, Dunkerque, Elbeuf, Limoges, Montpellier La Rochelle, redon, Toulouse, Perigueux, Alger, Constantine, Philippeville.

MM. les Rédacteurs en chef des journaux de Paris—Le XIXe Siècle, l'Economiste Français, La France, Le National, Le Petit Journal, Le Petit Journal, Le Siècle, Le Soir Le Voltaire, Le Journal des Chambres de Commerce, Le Gaulois.

N B—L'Abeille échange déjà avec le Journal des Débats, Le Figaro, La Gazette de France, La Liberté, La République Française et Le Temps.

MM. les Rédacteurs en chef des journaux des Départements—La Gazette du Midi, Le Sémaphore, L'Echo de la Charente, La Gironde, La Guyenne, Le Courrier de la Gironde, Le Courrier de Lyon, Le Progrès, Le Salut Public, Le Petit Lyonnais, Le Périgord, Le Journal de Rouen, Le Phare de la Loire, L'Union Bretonne.

MM. Clavery—Directeur des Consulats au Département des Affaires Etrangères.

Billot—Directeur Politique aux Affaires Etrangères.

Renard—Chef du bureau des renseignements commerciaux au Ministère du Commerce.

A. Pereon—Président de la Chambre des Exportateurs de Paris.

Deagouilles—Membre du Conseil Municipal de Paris.

Jobbé Duval—Membre du Conseil Municipal de Paris.

Clamageran—Sénateur.

Cordier—Sénateur.

Paul Bert	Député,	
Henri Chavoir	"	
Dietmanson	"	
Mgr Freppel	"	
Tony Revillon	"	
Bouvier	"	
Baron de Soubeyran	"	
Soulier	"	
Wilson	"	
Rivet	"	

Fernand Faure, Député, Sous Secrétaire d'Etat des Colonies.

A. Gaubert, Comte A. d'Abzac, Jacques Meyer, Crémieux A. Pascal, Charles Ral, Donon, Général Victor Maignan, De Molinari, Commandant Courejolles.

La Nouvelle-Orléans, le 11 juillet 1884.

Le Consul Général,

Commissaire de la République Française,

Vicomte PAUL D'ABZAC.

Consulat de France.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

J'ai l'honneur de porter à la connaissance du public les articles 6 et 17 des Réglements Généraux de l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans:

Art. 6—Les Commissaires étrangers, nommés à la requête du Gouvernement des Etats Unis, sont invités à entrer en correspondance, aussitôt que possible, avec le Directeur Général.....(ils examineront) toutes les questions concernant leurs compatriotes, spécialement les matières ayant rapport à la distribution de l'espace et à la présentation de chaque section nationale dans les édifices. Le Directeur Général ne répondra donc pas directement avec les exposants étrangers et n'examinera aucune de leurs applications individuelles.

Art. 17—Toutes les applications étrangères pour l'admission, doivent être en accord avec les formes spéciales formulées par le Commissaire général aux Commissions étrangères..... Des formes imprimées conformes à ces réglements, seront fournies gratis.....

E. A. BURKE,
Directeur-Général.

Approuvé:

ED. RICHARD,
Président.

La Nlle-Orléans, ce 24 mai 1884.

Le Consul Général,
Commissaire de la République Française,
VICOMTE PAUL D'ABZAC.

CONSULAT DE FRANCE NOUVELLE-ORLEANS.

Rue Royale, No 92.

AVIS.

Dans l'intérêt du commerce, le Consul Général informe le public que les personnes dont les noms suivent se sont adressées à lui afin d'établir des relations d'affaires avec la Nouvelle-Orléans et les principales villes des Etats-Unis:

1°—La maison Vve Altazin-Gia (Négociant-armateur harengs et morues-goudrons et brai complète à la pêche de la morue, département du Pas-de-Calais) demande des correspondants pour leur expédier des harengs salés semblables à ceux exportés de Hollande sous le nom de "Couronne" en petits barils dits saléimes.

2°—MM. Adr. Meunard & Cie Négociants-Cognac (Charente-Inférieure) désirent entrer en relation pour faire connaître leurs eaux-de-vie en Louisiane.

3°—MM. A. L. Illanes & Cie., négociants en vins fins et cognac, à Talence, près Bordeaux (Gironde), offrent des conditions avantageuses à un agent qui se chargerait de la haute clientèle bourgeoise.

4°—M. Edgar Rigaut (No 39 Chaussée d'Antin à Bruxelles) propriétaire d'un commerce, déclarant connaître à fond la fabrication de la lingerie, sollicite un emploi dans sa partie.

5°—MM. Ch. Gaillard, No 2 place de Montes-quieu, à Lyon, Dépt du Rhône, fabricants d'étoffes spéciaux et de matériel pour l'Imprimerie, de faire à nouveau leur représentation dans ces pour clichage en papier, &c, fournisseurs de l'Imprimerie Nationale, des maisons Mame de Tours, Firmin Didot, et des imprimeries des gouvernements Brésilien, Anglais, Belge et Italien, désirent un représentant pour la vente de leurs produits. Ils se chargent de l'établissement d'un dépôt à la Nouvelle-Orléans.

6°—M. Alfred Lejeune, le Havre, (Seine Inférieure), représentant des MM. Philippe Jouvet & Cie de Rio de Janeiro et des MM. Hollworthy & Ellis, négociants exportateurs de cafés et agents de MM. Abdi Rey et frères de Rio, désire négocier des vins, désire traiter des affaires de vérités et gens à la commission contre crédits de banque.

7°—M. Firmin Jullien, fabricant de conserves alimentaires et de conserves alimentaires de toutes sortes quai de la Gare, à Lorient, (département du Morbihan), demande des correspondants parmi les maisons de commerce pour la vente ou consignation de ses produits.

8°—M. Mathieu Ainé, No 14 rue de Vienne, à Paris courtier agent, pour le commerce des corps gras et graines oléagineuses offre son service en qualité de courtier, pour le centre d'affaires; il désire aussi se mettre en rapport avec un courtier pour lui envoyer et en recevoir des ordres de M. Dudon, courtier correspondant